

*pool party chez nous
amène ta face de scaphandre
on va voir qui de nous deux
va se noyer le plus longtemps*

Summertime tristesse, Marie Darsigny, p. 63



Le Pied

[Revue littéraire]

Le Pied est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal.

Le Pied est sur Facebook (Revue Le Pied).

Rédaction

Thara Charland, *rédactrice en chef*

redaction@lepied.littfra.com

Marie-Christine Corbeil, *secrétaire de rédaction*

Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM)

3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

Édition et révision

Félix Durand, *éditeur*

Alexandre Duret, *éditeur*

Maxime Lecomte, *réviseur*

correction@lepied.littfra.com

Comité de lecture : Emmanuelle Dorion, Sarah Fontaine, Sabine Kherrati, Hélène Laforest, Julie Lavocat, Olivier Libersan, Laurent de Maisonneuve, Marion Malique, Déric Marchand, Christine Mont-Briant, Claudie Provencher, Catherine Sirois

Correction des épreuves

Thara Charland, Karianne Trudeau Beauoyer

Collaborateurs à ce numéro

Kevin Berger Soucie, Marie-Pier Boisvert, Léonore Brassard, Elisabeth Cardinal, Jacinthe Castonguay, Maxime Cayer, Daphné Cheyenne, Marc-André Cholette-Héroux, Marie Darsigny, Emmanuelle Dorion, Félix Durand, Laurie Girard, Simon Harvey, Sabine Kherrati, Louis-Marc Lambert, Dominic Lapperrière-Marchessault, Marie-Pier Lauzon, Michaël Lessard, Laurent de Maisonneuve, Déric Marchand, Karolann St-Amand

Diffusion et organisation des événements

Baron Marc-André Lèvesque

evenements@lepied.littfra.com

Rédaction web

Léonore Brassard

Camille Théocharidès-Auger

web@lepied.littfra.com

Graphisme

Gabrielle Matte

Impression

Mardigrabe inc.

Infographie

Stéphanie Proulx

Marc-André Cholette-Héroux

Couverture

Marc-André Cholette-Héroux, Hugue Rivest

Illustrations

Frédérique Duval

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015

Les textes de prose (essai ou création) soumis doivent être d'au plus 1 250 mots; les textes en vers ne doivent pas excéder quatre pages. Les textes doivent être soumis en format .doc par courriel à l'adresse redaction@lepied.littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur doivent être indiqués dans le document. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur participera. L'auteur doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'hiver 2016 est le 7 octobre 2015.

Le Pied en ligne (lepied.littfra.com) diffuse tous les textes de la revue imprimée ainsi que des textes inédits. Pour soumettre un texte à la revue en ligne, envoyez le document à web@lepied.littfra.com. La longueur maximale pour le Web est 1 250 mots; pour un projet de plus grande envergure, il est préférable de consulter la rédactrice web d'abord.



- 5 **AU LECTEUR**
- 6 **HUIT CENT TRENTE-CINQ**
Léonore Brassard
- 9 **À LA POURSUITE DES CAUCHEMARS OBLIQUES**
Karolann St-Amand
- 10 **ENFERMÉE DANS LA NUIT D'OCTOBRE**
Marie-Pier Lauzon
- 14 **SI LOUIS CYR AVAIT DANSÉ**
Dominic Laperrière-Marchessault
- 17 **LE SOURIRE DE MOÏSE**
Déric Marchand
- 22 **L'INFINI MIS À LA PORTÉE DES CHIENS**
Félix Durand
- 25 **SILENCES**
Emmanuelle Dorion
- 27 **L'ABYSSE TERREUX**
Laurie Girard
- 30 **BRIBES**
Émile Dupré
- 32 **INSPIRÉ D'UN FAIT VÉCU**
Laurent de Maisonneuve
- 35 **À LA FAVEUR DE LA NUIT**
Kevin Berger Soucie
- 37 **PORTIQUE**
Marie-Pier Boisvert
- 40 **LES AIGLES**
Daphné Cheyenne
- 42 **A MARI USQUE AD MARE**
Sabrine Kheratti
- 45 **AVEC VOS GROSSES BOTTES**
Marc-André Cholette-Héroux
- 49 **DENISE**
Simon Harvey
- 53 **J'ACHÈTE DES POISSONS POUR ME DÉSENNUYER**
LM
- 54 **MÉMOIRE VIVANTE**
Élisabeth Cardinal
- 59 **PERSÉPHONE**
Michaël Lessard
- 60 **VERRE SOUFFLÉ**
Jacinthe Castonguay
- 62 **C.**
Maxime Cayer
- 63 **SUMMERTIME TRISTESSE**
Marie Darsigny





Au lecteur

nous n'avons rien à dire de neuf
que la raideur de l'automne étendue sur nos jambes
il faudra prendre nos livres et s'y couler
la nostalgie du parc Jarry
les chaises adirondack toujours occupées



Huit cent trente-cinq

LÉONORE BRASSARD

J'ai du huit cent soixante-dix plein la poche bouton-pression de mon pantalon bleu marine et propre qui me glisse hors de moi à chaque pas; j'ai du huit cent soixante-dix et sale dans la poche pantalon épurée pression qui à chaque pas que je dois m'arrêter me glisse et le ramasser; j'ai du huit cent soixante-dix et la peur et ne pas lui voir rejoindre le tout sale en bas du sale sol d'en dessous de mes pieds propres après le bain d'iode; j'ai du huit cent soixante-dix c'est-à-dire six fois cent vingt c'est-à-dire une fois cent cinquante c'est-à-dire cent vingt-six fois, cent cinquante de plus; huit cent soixante-dix dans mes poches et le bouton-pression — et soustraire : avec la cote de sept fois cinq en fait j'ai huit cent trente-cinq tout plein la poche bouton-pression de mon propre pantalon de marine qui tombe sur le sale sol d'en bas. Huit cent trente-cinq en longues tablées dans ma tête et qui s'additionnent dans ma tête sale et : additions, puis : soustraire; j'arrive assez pile à huit cent trente-cinq si je n'y ai rien oublié des longues tables lentes égorgées pour comprendre comment compter lentement ma tête, tête ralentie jusqu'à huit cent trente-cinq et attablée; on y arrive à huit cent trente-cinq, et c'est un montant sur lequel je peux dormir tranquille après la douche la très longue douche : savon; douche : iode; douche : alcool; douchée. J'ai du un encore beaucoup de riches, riche et crèmes de la crème beaucoup de richesse sous mon pantalon accumulée jusqu'au : huit cent trente-cinq dans mes boutons-pression. Les mains je vais me les très propres — mains salies par les huit cent trente-cinq — je vais me les laver encore et au cas où, ou me les laver énième, et tout mon corps aussi, et tout mon corps au cas où, devoir de me le laver pour purifier de dedans le dehors et brosser mes dents sales et cracher pour purifier vers dehors le dedans — les brosser encore. J'ai huit cent trente-cinq calculé au bout du compte qu'est-ce que c'est quoi faire avec huit cent trente-cinq



calculé par jour quoi faire boire beaucoup d'eau pour mettre propre le sale intérieur et six fois cent vingt par jour ne pas dépasser calculer peser le riz brun cent dix et huit pour l'amande les deux pommes quatre-vingt-sept et soixante-quatorze la datte sucrée vingt-deux peser le chou trente-quatre et trois pour la sauce soya et six pour la pincée de sésame pour les huit cent trente-cinq du jour et peser le lait soixante-dix-sept peser les bleuets quarante-trois et trente-neuf pour le yogourt calculer peser pour les six fois cent vingt par jour peser les carottes cinquante-huit et l'à peu près d'un œuf soixante-quinze peser la demi-banane quarante-neuf et j'ai flanché pour le septième cent cinquante je jure il n'était pas voulu mais voilà, soustraire à la course j'ai pris la côte et moins trente-cinq et ça va huit cent trente-cinq au bout du compte qu'est-ce que c'est. J'ai du huit cent trente-cinq c'est un peut-être l'estomac très vide c'est-à-dire très propre dans les talons qui courent, c'est un peu huit cent trente-cinq le ventre très vide dans les boutons-pression. Au bout du compte j'ai du huit cent trente-cinq quoi faire avec huit cent trente-cinq : acheter un ordinateur sept cent vingt et un trio hamburger coca frites six avec addition fois un point un cinq les taxes huit cent trente-cinq aller six fois au restaurant cent douze et soixante-six puis quatre-vingt-huit et trente-quatre puis cinquante-six et cinquante-deux puis cent soixante-dix-sept et quarante-huit puis quatre-vingt-sept et quatre puis cent neuf et quatre-vingt-seize puis avec les additions pourboires additions les additions taxes et : huit cent trente-cinq pile tout juste et avec le j'ai du huit cent trente-cinq : s'acheter un vélo six cent quatre-vingt et un cadenas quarante-six et additionner les taxes c'est-à-dire fois un point un cinq : huit cent trente-cinq. Quoi faire avec huit cent trente-cinq prendre trois repas un croissant trois cent huit un café au lait deux cent trois une poire quatre-vingt-sept reste deux cent trente-sept une poignée d'amandes cent quatre plus que cent trente-trois beaucoup d'eau une tomate trente-deux reste cent un il est midi une barre de céréales cent un qu'est-ce que c'est huit cent trente-cinq au bout avec le ventre vide déjà au milieu. Huit cent trente-cinq j'ai huit cent trente-cinq en pression sous mes pantalons marine et la main sur le



ventre et la vague envie de vomir la vague envie de vomir huit cent trente-cinq sale dans mon pantalon très propre et mes mains très propres au savon et le visage très propre iode et le sexe très propre alcool et l'appui sur le huit cent trente-cinq entre moi et mes pantalons poche bouton-pression. J'ai du huit cent trente-cinq qu'est-ce que ça vaut est-ce que ça vaut ça est-ce que ça vaut le vide est-ce que ça vaut la vague envie de vomir de vomir de vomir la vague envie est-ce que ça vaut le huit cent trente-cinq est-ce que ça vaut ça qu'est-ce que ça vaut huit cent trente-cinq sale, à l'alcool — l'alcool vin deux cents, porto trois cents, bière trois cent cinquante — laver à l'alcool, douche : iode, douche : savon, dis-moi est-ce qu'on fait une vie avec ça est-ce que ça vaut la vague envie est-ce qu'on fait une vie avec ça dis-moi huit cent trente-cinq que j'ai dans la poche pression entre moi et mon pantalon dis-moi dis ça vaut quoi qu'est-ce que ça vaut quand ça tombe par terre sale et mes pieds en sueur huit cent trente-cinq est-ce que c'est trop peu dis-moi est-ce que c'est trop peu dis-moi dis-moi, Catherine. Huit cent trente-cinq au bout du compte qu'est-ce que c'est et quoi faire avec huit cent trente-cinq je te dis moi avec huit cent trente-cinq promis je peux te baiser sept fois à cent vingt par fois, avec huit cent trente-cinq si la dernière, tendre, tu me donnes un pourboire de trente — soustraire la cote de cinq fois sept services avec huit cent trente-cinq tu sais voilà je te dis je te jure avec huit cent trente-cinq tu sais tu peux tout de même me savoir faire baiser sept fois : ce n'est peut-être pas si mal, ni peu dire que ça.





À la poursuite des cauchemars obliques

KAROLANN ST-AMAND

debout sur le quai
j'esquive le déséquilibre blanc
au tribunal de ma démesure

je marche pour rencontrer moi
inconnu intrigant
à contre-courant du hasard

je pars comme on revient du labyrinthe
notre trajectoire inassouvie
un dard au milieu de la mappemonde
la grande ourse comme partition

et maintenant
je marche à ma rencontre
à la poursuite des cauchemars obliques



Enfermée dans la nuit d'octobre

MARIE-PIER LAUZON

Debout dans un désert écarlate. La terreur comme une récurrence. Et le sourire bourru de l'inconnu. Tout près. Il pointe constamment entre mes cuisses. Ma nudité tremble. Et le dilaté de ses pupilles me mortifie. Plusieurs fois par heure, toutes les nuits, je glisse d'entre ses lèvres grasses. Une chute répétée. Le cauchemar en boucle. Octobre m'a avalée.

Je m'enfuis. Une chaise tombe derrière. À chaque fois l'homme fonce vers moi. Plus rapide que mes jambes flageolantes. Une main énorme, forte, rugueuse, m'agrippe l'épaule. Une main de travailleur manuel. Rude comme un morceau de bois non travaillé. Assez puissante pour me retourner d'un seul geste, faire reculer mon corps de quelques pas et m'aplatir. La tête fracassée contre le bois. Le bois de ses mains sur celui de la porte. L'hémoglobine tache mes cheveux, s'étale derrière mon crâne fendu par la chaînette. Ses ongles crasseux se plantent de chaque côté de ma trachée. Il défait la ceinture métallique de son pantalon. Une grosse boucle carrée avec un logo de je ne sais quelle compagnie au centre. J'ai retenu le design. Je l'ai décrit en détail aux policiers.

Le pénis sorti. Il monte vers mon nombril. Si seulement la haine avait choisi ce moment pour déchirer ma peau, sauter, affamée, hors de son repère. Il aurait reculé, horrifié. Mais non. Mon corps entier s'abat sur le sol. Son genou écarte les miens d'un coup brusque. Mon pubis déchiré sous ses coups de bassin. Comme si un couteau traversait et retraversait le triangle de mon sexe. L'homme bat la mesure d'une musique entendue de lui seul pendant que je me déverse sur le sol. Un an sans culotte noire souillée de rouge. La victime en moi, vivante, palpitante, le boit. Nuit après nuit. Douze cycles recrachés en un seul jet sur sa verge. Enfermée dans le mois d'octobre, je redeviens femme,

encore et encore. Une renaissance douloureuse, poisseuse. Une renaissance célébrée aux hurlements avec un seul invité *non* invité. L'instigateur de ma défaite. De la chute de mon orgueil du troisième étage. Écrasé contre le bitume froid. Meurtri par la gravité.

La danse saccadée entre les tentacules de la souffrance et du bas-ventre s'accélère. Les grognements exagérés d'un plaisir non partagé, non consentant, s'intensifient. Le couteau s'enfonce profondément une dernière fois. Il visite le château humide et glauque de mon ventre. Sa jouissance laissera une marque de dents inégales sur la peau de mon cou. Les nuances bleutées de la blessure scintilleront dans la noirceur. Un rappel cauchemardesque.

Le plafond me fixe, fige mes traits défigurés, dénaturés par *lui*; pointé du doigt, accusé, par l'autre, le méchant. *Lui* se retire de mon vagin lacéré et fait une drôle d'expression, soudainement dégoûté par la scène. En quelques minutes, je suis devenue spectacle, autre. Non plus une femme banale, mais une violée. Humiliée. Battue par la force sexuelle d'un *lui* maintenant acteur d'une transfiguration. Je passe d'une vie sans histoire au statut de victime. Celle qui tient un traumatisme à raconter. Ou à cacher. Voilà un an, je suis devenue une *celle-là*, qu'on a regardée, photographiée, interrogée. Et à ses yeux à *lui*, mon corps devient déchet, souillure, un insecte qu'il a aplati du creux de la main, mais qui, maintenant, tache sa paume.

Sous ses sourcils noirs et broussailleux, la panique pigmente ses iris d'un gris fuyant. Creuse les pattes d'oie autour de ses yeux. Des sillons tracés sous la réflexion d'un meurtre. Je les remarque pour la première fois. Son sentiment m'emporte vers un constat troublant. Cette panique devrait m'appartenir. Et si elle ne m'émiette pas en ce moment, c'est qu'il me l'a volée. Il ne m'est resté que la frayeur sans fond de ne plus ressentir. Sans prévenir, à la différence de toutes les autres fois, une faim d'un tout nouveau genre me perce. Un goût de viande saignante remonte dans ma gorge. L'urgence de reprendre ce qu'il m'a arraché exacerbe l'irritabilité de mes sens. La brûlure se répand. L'ébullition me réintègre à ce corps blessé, transforme ma chair en ciseaux émoussés. Ils ne couperont pas, non. Ils vont fendre,



déchiqueter lentement, morceau par morceau, comme une torture maladroite et d'autant plus douloureuse. Je ne suis plus une parmi tant d'autres, mais toutes à la fois. Je suis une secousse sismique artificielle, fabriquée par des mains d'homme. La princesse est morte, le monstre s'approche de son créateur. Il recule. Nerveux face à sa création. Inconscient d'avoir généré une bête vengeresse. Un doute le déstabilise, m'avantage. Une nouvelle possibilité me suspend. Une respiration enfin. La cage se dilate. Juste assez pour que j'en sorte. Et avant même qu'il ne puisse réagir comme il l'avait fait, avant qu'il ne coure à la cuisine, fouille dans les tiroirs, trouve ce qu'il cherche. Avant qu'il ne revienne vers moi, moi, couchée au sol, en fœtus. Une larve recroquevillée sur sa faiblesse. Avant qu'il ne s'agenouille devant un corps distordu, brisé. Avant qu'il ne soulève ma tête par les cheveux, qu'il ne plonge son regard dans le mien. Mes yeux absents, tournés vers l'intérieur. Avant qu'il ne tranche ma gorge d'un trait inexpérimenté, *ma gorge*, avec mon propre couteau, acheté je ne sais plus où, avant que le sang ne glisse sur mon cou, salisse ma poitrine molestée, avant qu'il ne m'égorge et me laisse pour morte. Enfoncer les dents dans sa queue. Et serrer. De toutes mes forces. La mâchoire crispée, les dents frottent, tirent, broient la viande. Son hurlement chante avec l'écho. Son sang éclabousse ma peau pâle, forme des pétales rouges sur le plancher. Les fleurs du pardon. Gorgées de vice. Elles s'étalent autour de mon nombril. Sur mes cuisses. Sa douleur glisse sur ma peau bleue comme une pluie fine. Une rosée rafraîchissante. Sa rage. Des coups de poing sur mon crâne. Mon étourdissement comme preuve de la victoire. La souffrance le fait tomber évanoui, lourd comme le marteau de la sentence. Coupable! Coupable de ta bestialité. Coupable de m'avoir détruite. Presque détruite. Coupable d'avoir voulu me mettre au silence. Coupable! Coupable! Coupable! L'accusation résonne dans le palais, exacerbe le goût des morceaux chauds, coincés entre les dents. Le tableau morbide cesse de tanguer. Je mastique ma réussite. Le sang fuit par à-coups de son entrejambe et le mien s'écoule encore de ma blessure. Entre son corps étendu inerte, et le mien, maintenant apaisé; nos sangs se mêlent. Un mariage violent de bourreau et de





victime. Et soudain, je recrache en morceaux la viande hachée du violeur. Tous les muscles tendus, les larmes aux yeux, la tête renversée, je vomis. Me vomis. Et l'odeur dans le nez me dégoûte. La scène est intolérable. Une mémoire à corriger. J'aurais pu lutter. Une intrusion. Un homme debout dans le salon à détailler ma nudité. Et j'ai couru vers la sortie? Non. Je refuse. Les dernières minutes tombent en éclats. Je suis tirée vers l'arrière, ramenée au réel écarlate de la terreur. Les lèvres grasses du trauma m'avalent de nouveau. Octobre recommence à gémir. Et je bondis.





Si Louis Cyr avait dansé

DOMINIC LAPPERIÈRE-MARCHESSAULT

Ce qui me fascine quand je vois des performances de danseurs ou d'artistes de cirque c'est à quel point ils ont réussi à pousser leur corps plus loin que le commun des mortels c'est les regarder bouger c'est admirer leurs muscles et leur souplesse leur abandon même leur confiance en leur propre corps mais aussi en celui de l'autre ce qui me fascine c'est leur capacité à se mettre à nu à s'exposer à faire de leurs gestes une partition

je ne peux pas dire non plus que je suis une grande adepte de danse la plupart du temps je ne comprends pas ce qui se passe je ne sais pas s'ils dansent avec la lumière ou autour et pourquoi tout à coup il y a un homme en caleçon et une fille en robe de mariée qui fait du *lip-sync* en haut d'une échelle et après personne ne bouge je ne suis peut-être pas le public cible j'ai toujours préféré le théâtre les mots me semblent plus faciles à saisir me donnent quelque chose à quoi m'accrocher

pas que je me plaigne je vois tous ces spectacles gratuitement je travaille comme placière dans un théâtre à temps perdu il suffit de quelques *bonjour bonsoir bon spectacle* répétés à des gens qui n'en ont rien à faire de moi et après je peux m'installer tranquille dans un coin noir et profiter de la représentation ce n'est pas toujours bon mais c'est varié

dans la toilette des employés le néon clignote avant de s'allumer alors on est plongé quelques secondes dans le noir à écouter le robinet couler goutte à goutte avant que la lumière se fasse sur la céramique tachée je m'attends toujours à ce qu'il y ait un pendu dans la douche installée pour dieu sait quelle raison je ne sais pas pourquoi dans ma tête un clignotement de lumière vient avec une mort à la fin

l'autre jour à la cafétéria un homme m'a demandé dans quel département je travaillais en fait il se moquait bien de ma réponse je ne suis même pas sûre qu'il l'ait entendue il m'a juste dit *pourtant t'as un*







corps de danseuse avec un petit sourire en coin je n'ai pas osé lui demander quel genre de danseuse dans tous les cas c'était clairement pour me faire comprendre qu'il m'avait remarquée et je trouvais ça un peu déplacé j'avais l'impression qu'il me tâtait le corps de son regard malsain j'ai eu envie de lui chanter *mon corps c'est mon corps ce n'est pas le tien tu as ton corps à toi laisse-moi le mien* c'est quand même une des premières chansons que j'ai apprises je pense que ma mère voulait s'assurer que je saurais mettre mes limites dans la vie

pour me défouler je suis allée m'entraîner je voulais pousser mon corps à l'extrême sentir mes muscles travailler et mon cœur se gonfler je voulais me sentir vivante pourtant le lendemain j'avais plutôt l'impression que mon corps voulait mourir je suis abonnée au gymnase depuis six mois mais ça devait en faire deux que je n'y avais pas mis les pieds ce n'est pas ma faute j'ai toujours une bonne raison récemment j'ai déboulé les escaliers j'avais du mal à marcher je n'allais certainement pas courir de toute façon je dois avouer que je suis un peu paranoïaque quand je m'entraîne j'ai toujours l'impression de me faire observer je redouble d'efforts mais je ne lève pas lourd juste vingt livres des fois trente ne riez pas un jour qui sait je pourrais en lever quatre-vingt ou cent je pourrais devenir une femme forte je serais huilée et bronzée je serais impressionnante

je viens justement de voir Louis Cyr le film bien sûr lui on ne peut plus vraiment le voir sauf en statue mais c'est rare que je passe par Saint-Henri il me semble que c'est là qu'elle est érigée en tout cas j'ai déjà travaillé dans une pataugeoire qui portait son nom voir des faits réels transposés dans un film me fait parfois douter de leur véracité

pas que je voudrais tant que ça lui ressembler je pense que sur moi ça aurait l'air exagéré mais au moins j'imagine qu'il n'y aurait plus de clients malpolis qui m'ignoraient ni de peur du noir ni de visions de pendus dans la douche ni de vieux collègues pour me reluquer

on me respecterait on me cèderait le passage je fendrais les foules et j'avancerais dans la vie comme l'arme de destruction massive que je serais devenue j'existerais indéniablement.





Le sourire de Moïse

DÉRIC MARCHAND

La main de mon père pesait lourd sur mon épaule. Ce n'était pas seulement le poids de sa main d'homme, c'était celui d'une proximité inhabituelle, suspecte. Je n'avais peut-être que six ans, mais je savais que ce qu'il s'apprêtait à me dire devait revêtir un caractère grave et exceptionnel. Il s'est penché à ma hauteur, et m'a regardé droit dans les yeux : « Écoute-moi bien, Nathan. Écoute-moi très bien. Ce soir, comme tu le sais, c'est la finale de la coupe Stanley. Le Canadien de Montréal contre les Flames de Calgary. Ce que tu sais pas mon gars, c'est que chaque fois qu'un homme de notre famille a eu ton âge et que les Glorieux ont participé à une finale, et bien... on a gagné. »

Il a fait une pause, et s'est mis à débiter les dates et les noms comme si rien au monde n'était plus évident que leur association : « 1931. Maurice Mausus, ton grand-père : six ans. Les Canadiens affrontent les Black Hawks et remportent la coupe. 1953. Albert, ton oncle : six ans. Les Canadiens écrasent les Bruins un à zéro. La coupe de nouveau! 1958. Ton père : six ans. Les Canadiens volent encore une autre fois la coupe aux Bruins. 1968. Ton cousin, Paul : six ans. Les Blues de Saint-Louis s'inclinent devant les Canadiens. 1979. Les Canadiens éliminent les Rangers de New York et gagnent encore la coupe Stanley : ton frère, Moïse, a six ans. »

Il s'est interrompu de nouveau, puis il a repris.

« Et aujourd'hui, c'est ton tour, mon garçon. Il est de ta responsabilité, Nathan, de nous faire gagner et de perpétuer la tradition. Les Mausus comptent sur toi, le Québec entier compte sur toi! Et pour te dire la vérité, ton père a mis un bon paquet d'argent en jeu... Si jamais on perd cet argent, Dieu sait si ton frère pourra fréquenter l'université et tu sais qu'il y tient, hein? Le *premier* d'entre nous à s'y inscrire. Tu n'as rien de spécial à faire, je t'assure. Regarde le match. Rien d'autre. Regarde-le, et pense à ce mot : victoire. C'est la





seule chose à laquelle tu dois penser. Victoire victoire victoire! Est-ce que ton vieux père peut compter sur toi? Dis-moi? »

Effrayé, j'ai hoché la tête. Il m'a tapoté l'épaule et s'est levé en prenant une grosse gorgée de sa bière. Nous venions de conclure un pacte que je n'étais pas sûr de comprendre ni de pouvoir respecter. Dans un coin de la cuisine, ma tante Johanne Cimetière, à la chevelure sombre, volumineuse et striée d'une large raie blonde, avait assisté à l'entente officielle et me fixait.

Nous sommes allés rejoindre les autres au salon. Dix-huit personnes — toute notre famille — y étaient entassées de manière épouvantable. Je ne sais par quel miracle nous parvenions à être tous dans cette pièce étroite, mais nous y parvenions. L'atmosphère était saturée d'odeurs désagréables : bière, gin, sueur et parfum bon marché. Les voix assourdissantes de mégères et d'hommes saouls se mêlaient en une joyeuse cacophonie. Tantôt l'on s'insultait, tantôt l'on faisait des blagues méchantes et déplacées aux dépens d'un tel ou d'une telle.

On m'avait planté juste devant la télévision. On voulait être certain que je ne rate pas une seconde du spectacle. Dans un coin, mon frère Moïse était assis dans le fauteuil le plus confortable; le nez dans un livre, imperturbable et silencieux. Installé depuis le début de l'après-midi, il avait pour ainsi dire réservé sa place, non sans récolter quelques regards envieux. Et pourtant, rien ne semblait moins l'intéresser que la partie qui était sur le point de se jouer.

Après d'interminables préambules, le match a enfin débuté. Chaque fois que la rondelle s'approchait d'un but — le nôtre ou celui de l'adversaire — un souffle commun s'élevait, puis retombait lorsqu'un arrêt était fait de justesse ou que le disque se perdait à l'autre bout de la patinoire. Je sentais leurs regards peser sur moi. Celui de ma tante surtout. Une joie secrète illuminait, dès la fin de la première période qui ne s'était pas terminée à notre avantage, son regard de vieille pie. Elle se nourrissait constamment du malheur d'autrui, même de celui d'un gamin de six ans.

Un à zéro pour les Flames. Le ton demeurerait toutefois léger et plein d'espoir. Mes oncles, mes tantes, mes cousins et mes cousines



échangeaient des paroles frivoles. Ils disaient ne pas s'inquiéter; après tout j'étais là, « on ne pouvait pas ne pas gagner ». Je ne savais pas comment je pouvais y parvenir, mais tout le monde avait l'air de s'y fier. Deuxième période, Claude Lemieux venait d'égaliser la marque. Un à un. Puis, une espèce de barbu roux — que je me rappelle avoir trouvé très laid et à l'air mauvais — nous a fait ravalier notre enthousiasme. C'était Lanny McDonald.

Tout s'est alors mis à débouler rapidement. À la troisième période, Doug Gilmour nous a fait très mal. C'était désormais trois à un pour les Flames. Mon oncle Albert s'est accroupi derrière moi, et m'a frotté les cheveux avec énergie : « Allez Nathan! Arrête de nous faire poireauter! Le suspens a assez duré. Fais-nous gagner! » Une rumeur collective et soudaine s'est élevée. Tout le monde, excepté Moïse, s'est mis à scander : « Na-than! Na-than! » Sur le point d'éclater en sanglots, je ne désirais qu'une chose : détalier bien loin, à l'autre bout de l'univers, et me mettre à l'abri sous mes couvertures à l'effigie de Spiderman. Mais je restais là, hébété.

Pour un instant, les prières des Mausus ont semblé être exaucées. Rick Green nous a fait remonter à trois-deux. On me félicitait, on disait qu'enfin les choses suivraient leur cours normal. Il ne restait qu'une minute et demie. L'excitation était à son comble. Patrick Roy a quitté notre filet; un sixième joueur nous permettrait peut-être d'aller en prolongation. Mais le pari était risqué. Il fallait à tout prit garder le contrôle de la puck.

À une minute vingt-six, Claude Lemieux a renversé brutalement le gardien des Flames et une escarmouche a éclaté. Les joueurs se sont alors retrouvés dans un coin à s'empoigner, à se bousculer. Claude Lemieux a écopé d'une pénalité de deux minutes pour rudesse et de dix minutes pour inconduite.

Un silence inquiet planait dans le temple des Mausus.

Le match a repris. Quelques passes, quelques interceptions. Le disque semblait pris d'une vie propre tant il sautillait. Il restait une minute et cinq secondes. Doug Gilmour a pris le contrôle de la rondelle, puis s'est avancé dangereusement vers notre but désert en



levant son bâton. Partout dans la pièce on braillait des « Non! » et des « S'il vous plaît! ». Je sentais toujours le regard de ma tante et son ravissement mal dissimulé peser sur moi. Doug Gilmour a tiré. La puck n'avait pas encore franchi la ligne des buts que Johanne Cimetière a posé la main devant sa bouche et s'est exclamée « Pauvre p'tit gars! » de sa voix criarde.

Dans un sursaut violent, mon père a balancé la télécommande sur le mur. Il restait une minute au match, mais tout le monde savait bien que c'était terminé. Certains ont pris leurs affaires et ont quitté en maugréant. D'autres sont restés à contempler l'écran de la télévision, muets.

Mon cousin Paul s'est levé et a éteint l'appareil.

« C'est fini », a-t-il dit.

L'ambiance n'aurait pas été autrement dans un salon funéraire. Je me suis retourné vers mon père qui me regardait déjà ou plutôt me fixait. Il n'y avait rien dans ses yeux. Qu'un vide immense. Pas de déception ni de colère, ce que j'aurais préféré. Non, c'était pire. Comme si mon existence même ne méritait pas de susciter ces émotions. J'avais mis fin à la tradition. J'en étais l'assassin : celui qui avait brisé le pacte. Et pourtant, je ne sais comment j'aurais pu influencer ce damné match! Mon père a détourné le regard et n'a plus dit un mot de la soirée. Je me sentais enchaîné à une terrible malédiction.

Puis mes yeux se sont portés sur Moïse, absorbé par sa lecture.

J'ai attendu une dizaine de secondes qui m'ont paru être des heures. Aucune réaction de sa part. La malédiction se resserrait sur moi, inévitable, fatidique. Il a enfin daigné lever la tête. Interloqué, il m'a scruté un instant. Avait-il eu seulement conscience qu'un match de hockey venait d'être visionné ici par toute la famille? Il a sursauté, comme si quelque chose lui était revenu à l'esprit. Il m'a offert un regard bienveillant et ses lèvres ont dessiné un sourire magnifique. Un sourire inoubliable, salvateur. Un sourire plein de bonté. Il a secoué la tête, lentement. Je pouvais l'entendre me dire « Allez, t'inquiète pas Nathan ». Puis il s'est plongé dans sa lecture.





L'étreinte se relâchait, doucement. Et à la décélération de mon rythme cardiaque, je le savais : mon frère venait de me délivrer.



L'infini mis à la portée des chiens

FÉLIX DURAND

à Y. Taschereau

je veux entendre l'entrechat résineux
des mâchoires qui craquent sous les sabots de Denver
l'écorce dépecée d'une bête atteinte
dans la boîte du pickup

que s'effondrent les drones
dehors le bétail salive



si on détache la chair de mes mains
jusqu'au dernier mécanisme
qu'on la prenne pour appâter les chiens
rescapés du passage des moissonneuses

les saules avaient raison
la douleur a besoin de moi





en cuillère contre le lac
je hurle à perte de vue
l'extinction des armes blanches

les vautours tournoient comme un barillet
dans l'attente du prochain os



Silences

EMMANUELLE DORION

S'allumer seuls

une manière de violence
du rien qui s'accumule
faisceau gaspillé
les jours sur la corde
saisons aux fenêtres
vertige d'horizon dans l'immobile
on respire aux aguets

noir de l'enfance au plafond
vide sinon le soleil comme un oiseau
à grands coups de carrés froids
sur le mur jusqu'à ton lit défait

et on se replie sans grandir
graves de l'hiver et de toutes ses tranchées

tous les deux en indien par terre
noyau recueilli
(un seul battement)
au blanc des carrés
en haut
le plus loin possible

gercés de trop d'absence
les noms presque effacés
nuques de chiens la nuit
la chair pâle tendue avant de se putréfier

derrière les portes et le noir
la chambre claire

la pauvreté des mains qu'on tient
une espèce d'autosuffisance
à l'abri de la déflagration
et s'allumer seuls contre le froid
contre les lames de fond

se dresser sans faire de bruit.



L'abysse terreux

LAURIE GIRARD

Il voulait venir ici depuis longtemps. Cette maison, ce petit havre de paix, où l'air respirait encore la pureté d'un lieu dénué des souillures urbaines. Sa sœur avait eu raison de choisir ce lieu comme dernière tentative de rétablissement, ses poumons rongés par un mal inconsolable. Elle en avait eu assez de la ville. Le temps avait suivi son cours. Sa mort fut impitoyable, ses dettes aussi.

Le regard perdu dans les branchages des quelques arbres restants, il s'attarda au loin sur les hautes structures d'habitation qui surplombaient le paysage, des monticules de blocs de pierre à perte de vue. Le soleil flânait à travers les bâtiments et seulement quelques rayons trouvaient leur chemin parmi ces forteresses. Pour un moment, il en était loin. Un instant rien que pour lui, pour penser une dernière fois à elle. Un frisson. Quelques larmes et comme seul allié le silence d'un corps de cendre désormais insondable. Ses pensées figées, son corps abattu par les dernières semaines éprouvantes, il restait là devant la fenêtre à songer à sa propre mort.

Pendant ce temps, à son insu, un déferlement d'informations alarmantes faisait rage dans les médias. Une nouvelle loi précipitée, le Principe D-12. Après plusieurs concertations privées et études approfondies, le gouvernement devait libérer de l'espace dans le territoire. Les habitations développées en hauteur avaient atteint leur limite et la demande était trop élevée. Comme solution, les cimetières. Ils seraient déplacés dans un lieu souterrain, isolé et bien organisé, mais uniquement si l'on payait le prix indiqué; sinon le feu s'en occuperait.

Lorsqu'il fut de retour à son appartement, il avait encore les yeux bouffis et l'haleine de quelqu'un qui vient de prendre sa première vraie cuite au whisky. Il ne prit même pas la peine de défaire ses bagages ni de prendre le journal. Le café l'appelait. Il but de lentes gorgées espacées par des soupirs qui seuls venaient rompre le silence de sa





cuisine. Machinalement, il ouvrit la radio, écouta attentivement. Un bruit fracassant. Sa tasse de café brisée en morceaux au sol. Ses yeux exorbités, son souffle court. Soudain, son esprit qui cheminait à travers l'absence se heurta à la réalité. Une annonce de dernière minute. Un bref topo de la nouvelle loi. Il ne restait que vingt-quatre heures pour confirmer la sauvegarde ou la destruction des défunts.

C'est à ce moment précis qu'il perdit la tête et il ne fut pas le seul.

L'unique chose qui lui vint à l'esprit était de courir. Sans prendre le temps de réfléchir, il sortit de chez lui. Il n'était pas préparé à voir ce qui se déroulait à l'extérieur et dans les rues avoisinantes. Dans son élan, il s'arrêta. Une dizaine d'hommes et de femmes avaient subi la même déflagration ce matin. On entendait des claquements de portes et plusieurs démarraient leurs voitures ou prenaient leurs bicyclettes. Certains restaient immobiles à l'entrée de leur maison, ne sachant trop que faire, leurs yeux effarés. La plupart réagissaient, comme une vibration qui aurait happé la population environnante. Dans un second souffle, il reprit la cadence. Il s'empara de la pelle tordue restée là depuis l'hiver, et se précipita vers le cimetière où sa sœur était enterrée. En prenant le chemin à travers les stationnements, il devrait arriver plus vite. Durant sa course, il rencontra plusieurs visages familiers, des amis, des connaissances et d'autres qu'il n'avait encore jamais vus courir de sa vie.



Haletant et agité, il trouva enfin ce qu'il cherchait. Armé de sa pelle et de toute la volonté de sa vie, il se mit à creuser et encore creuser. Le plus vite possible, en gardant le rythme, pour oublier que plus rien n'avait de sens aujourd'hui. Malgré la terre sous les ongles et les mains écorchées par les pierres. Ne pas penser à la peur. Ne pas regarder autour, ne pas écouter les autres qui, comme lui, creusaient pour sauver ce qui restait des morts. Sauvegarder leur honneur, préserver leurs racines. Ses mains tremblaient. Ses épaules n'en pouvaient plus. Son corps le priait de cesser, mais s'il s'arrêtait maintenant, il n'aurait plus la force de continuer. Il voyait ceux qui abandonnaient par manque de force, trop accablés par la situation. Il ne pouvait l'accepter.

Des hélicoptères se faisaient déjà entendre au loin. Les autres commençaient à se demander s'ils devaient partir et sauver leur peau.

Un vent se leva et fit frissonner les derniers espoirs qui planaient dans le cimetière.

Il le sentait, il y était presque. Il fit un calcul rapide. Le trou faisait environ cinq pieds de profondeur, malgré l'inexactitude de son ouverture, il aurait déjà dû voir l'urne. Il acheva de creuser avec ses mains, pour inspecter. Rien. Il examina une autre tombe. Une femme lui confirma ce qu'il redoutait. Rien. Un vent de protestation grandit de plus en plus. Les tombes étaient toutes vides. Étourdi et décontenancé, il resta prostré devant la pierre tombale où il lisait le nom de sa soeur. C'était impossible. Quelques semaines auparavant, il avait vu l'urne descendre dans cette prison de terre. Au moment où il prit conscience que les hélicoptères avaient atterri, il comprit qu'il n'avait plus de temps. Quelqu'un l'agrippa par-derrière. Son visage se fracassa sur le sol. La frénésie du début se transforma en panique. Des coups de feu, le silence et puis la peur. Les mains menottées, les larmes aux yeux, il suivit le soldat vers la camionnette qui l'emmènerait loin d'ici.

Comme beaucoup d'autres, il laissa derrière lui un trou béant et la rage à l'intérieur.

Bribes

ÉMILE DUPRÉ





pis à la fin, à la fin



Inspiré d'un fait vécu

LAURENT DE MAISONNEUVE

C'est à cause du cent soixante-cinq à l'heure qu'ils se sont mis à me faire chier. Moi je dérangeais personne, je faisais mes trucs, j'étais sur la ligne blanche, celle du côté, sans les voitures pour me ralentir, elle se précipitait sur moi la ligne blanche, elle se déroulait sous les roues de ma Harley. Ça devrait être la vitesse qu'on veut l'autoroute, ils font ça en Allemagne, aller à la vitesse qu'ils veulent, leurs routes n'ont pas de limites qu'on m'a dit, elles ne connaissent pas ça les limites leurs routes, toujours les idées aux bonnes places les Allemands. Tout ça serait jamais arrivé là-bas, ici ils ont pas aimé ça que je dépasse les limites, ils ont voulu m'arrêter avec leurs sirènes, avec leurs lois. Ces gars-là c'est tous des Joe Connaisseurs, ils pensent savoir ce qui est bon pour toi, ils pensent savoir ce qu'il faut pas faire, ils pensent savoir ce qui est mieux pour le monde, ils en ont la tête pleine de ces pensées bien à eux, ils en débordent de connaissances les Joe Connaisseurs, ils se croient vraiment supérieurs aux autres.

À deux cents mètres devant, j'aperçois un feu vert qui s'approche.

Ça aurait été plus simple si tout ça s'était passé en Allemagne. À Surrey, ils ont pas aimé ça que je résiste à mon arrestation, ils ont appelé des renforts, maintenant ils me pourchassent en meute, ils ont sorti leurs beaux appareils pour l'occasion, ils sont au moins une vingtaine derrière moi. Mes rétroviseurs sont remplis de Joe Connaisseurs canadiens. En espagnol, canadien se dit canadiennessé, c'est ce que m'a dit une Colombienne qui s'appelait Maria, comme la nièce à Pablo Escobar, c'est pour ça que je me souviens de son nom. Mes rétroviseurs sont remplis de Joe Connaisseurs canadiennessés. Mes rétroviseurs sont remplis de Joe Connaisseurs canadiennesséiens. Il n'y en a que pour leurs sirènes bleues et rouges dans mes rétroviseurs, eux aussi commencent à en être saturés de connaissances.





J'entre dans l'enceinte du Walmart, les pouilleux à la caisse se retournent au bruit du moteur de ma Harley, les gardiens de sécurité me courent après, mes rétroviseurs en sont remplis. Je tourne à droite, je dépasse les montres, les petites madames se jettent sur le côté avec leur panier, elles me dévisagent du haut de leur zéro kilomètre à l'heure, elles aussi sont de la race des Joe Connaisseurs, elles se croient tellement supérieures, avec leurs céréales en rabais. Après, elles vont aller raconter ça à leurs voisines, qu'un gars a traversé le Walmart en moto, elles vont dire ça a pas de bon sens, elles vont me traiter de misère, elles vont dire que je suis pas de leur monde, elles vont dire que je suis pas du monde, elles vont dire les prisons, elles sont faites pour ces gars-là, elles peuvent bien aller crever. J'arrive dans l'allée des jouets.

Je les emmerde tous, les Joe Connaisseurs, les maudits Joe Connaisseurs, ça devrait se prosterner devant moi ce monde-là, je suis leur soleil, leur astre lumineux, ils devraient me laisser passer comme un empereur.

J'atteins la porte secondaire du Walmart, celle du côté, ça donne sur un couloir qui longe le Burger King, et après c'est dehors. Je m'arrête. J'ai l'impression de me voir de l'extérieur, à la troisième personne, comme dans les films. Gros plan sur mes lunettes de soleil. Gros plan sur mes mains qui mettent le gaz à fond. Gros plan sur les roues qui crissent, ça fait tout un show de boucane, ça fait toute une scène, les clients du Burger King sont impressionnés, je suis l'emblème du badasse, je suis le spectacle de la soirée, je suis le roi des super Saiyans, je suis propulsé vers la sortie du haut de mes quinze mille kilomètres à l'heure, j'entre dans la lumière, est-ce qu'il me reste des cartouches de 12?





À la faveur de la nuit

KEVIN BERGER SOUCIE

Dans le miroir, le cadran clignote. Une seconde passe, puis une autre. C'est le temps du bilan. Tu es là, entassée sous les couvertures. Ton silence endormi est une main qui vient caresser ma peau, qui me fait frissonner. Le miroir renvoie l'image de ma chambre, à peine illuminée par la lune qui entre par la fenêtre. Tantôt le monde est réel (je le parle différemment), tantôt il est déréel (je le parle avec peine). Toute ma vie j'aurai vécu avec le sentiment d'avoir été éloigné de moi-même, de mon lieu. Si l'expression « exil métaphysique » n'avait aucun sens, mon existence lui en prêterait un volontiers.

Les tiroirs; ramassés d'anciens débris, inintéressants, comme à un autre. Je vois la déchéance de ma pudeur avec tous ces tissus, en amas sur le sol. Je n'ai pas encore remué que la chambre me semble vivante. Rien pourtant n'y bouge. Le reflet peut-il précéder le mouvement qui le façonne? Fort bien, puisque j'en suis encore à m'inventer, tandis que lui semble aussi vrai que moi, tout en chair. Je suis encore ensommeillé dans les arcanes que tu as dressés. Pris entre mes limites et moi-même, qu'y puis-je faire? J'aurais dû être dispensé de traîner un corps. Le fardeau du « moi » me suffit amplement.

Le miroir cadre le mouvement de la scène qui se joue devant moi. Elle s'inscrit dans ma mémoire. Je ne sais pas combien de secondes se sont maintenant écoulées. À la faveur d'expériences qui m'ont amené au seuil de mon identité, je repense l'insoutenable ennui dans lequel je me suis longtemps laissé aller. Ce moment incarne un trait d'union; celui de la déflagration de mon choix que je tente d'éteindre. L'être que j'attendais n'était pas réel. Je l'inventais, puis je le vivais. Effet imprévu de mon invention : ton corps qui flotte à mes côtés, qui m'éclaire, me brûle. Ta présence est une scène tragique dont je m'émeus. Ce théâtre stoïque me fait imaginer des solutions atroces, presque brillantes, mais surtout définitives. Je produis une fiction; l'art de la catastrophe





[P] À LA FAVEUR DE LA NUIT - KEVIN BERGER SOUCIE

m'apaise. Le cadran clignote. Cette seconde s'est perdue dans une masse que je ne tente même pas de circonscrire. Elle ne reviendra pas. Je n'en souffre pas. Le miroir peut renvoyer une vérité sur soi bien plus grande que ce qu'il est possible de supporter. C'est une sensation étrange, celle de se regarder et de ne pas se reconnaître. Seul, j'ai toujours laissé une image incomplète de moi-même, mais tu m'as découvert. Je ne suis plus un reflet.

Le cadran clignote.

Je suis bien. Je m'endors.



Portique

MARIE-PIER BOISVERT

— T'as l'air bien.

— Merci.

Il soutient son regard et attend. Elle est censée en rajouter.

— Euh. Toi aussi.

— Oui, merci.

Elle est venue chercher quelques effets personnels — brosse à cheveux, manteau de ski, disque dur externe, seconde paire d'écouteurs. Elle voulait être seule, n'a pas osé lui demander de partir avant qu'elle arrive.

Il pointe le coin du vestibule : ses affaires sont déjà dans une boîte. Il a pris du temps pour faire ça, peut-être dans l'espoir qu'elle reste le moins longtemps possible. Ou pour lui montrer qu'il ne lui en veut pas d'être partie. Ou parce qu'il a fait le tri de leurs possessions communes. Ou parce qu'il aime faire des boîtes.

C'est vrai qu'il aime bien faire des boîtes.

— Je pense que tout est là.

Elle n'enlève pas son manteau même si elle est chez elle, ça l'empêcherait peut-être de repartir. Debout dans l'entrée depuis deux-trois bonnes minutes, elle garde le tout, foulard et bottes compris, n'enlève que ses gants pour prendre la boîte — inutile de vérifier le contenu, elle lui fait (encore) confiance. Il est mal à l'aise de la voir greyée de cette façon, mais il ne veut pas qu'elle s'attarde, non plus. Elle est très près. C'est limite.

Elle pose sa main sur la balustrade de l'escalier. Il se retient de poser la sienne par-dessus.

Simple réflexe. C'est frais. C'est encore frais.

Les chats accourent jusqu'à leurs pieds. Elle se sent obligée de s'asseoir un moment sur une marche, occupe toute la largeur de l'escalier avec son manteau bouffant et son sac à dos. Le noir grimpe



sur ses cuisses, ronronne follement. Le gris s'affale sur le palier inférieur, cogne délibérément son front contre le nez de la marche. À répétition.

- Ils sont énervants depuis...
- Tu veux que je les prenne?
- Ça ira.

C'est temporaire, c'est « en attendant » (en attendant quoi?), mais il ne voit pas comment aborder le sujet des arrangements plus « permanents » sans qu'elle n'enlève son manteau. Il ne veut pas qu'elle reste.

- T'es bien chez ta mère?
- Oui. Quand même.

Il voit une goutte de sueur perler sur son front, mais ne lui propose toujours pas de se dévêtir.

Quand elle se lève enfin, décidée à partir, il pousse malgré lui un soupir de soulagement. Elle fronce les sourcils. Il est désagréable.

Elle a perdu sa contenance, ne sait plus si elle est venue pour son shampoing, pour la boîte, pour le forcer à faire sa boîte, ou pour le voir.

- Elle remarque qu'il est beau.
- J'aurais besoin de l'auto.
- Je m'en doute, oui.

Elle ouvre la porte et pose son pied devant pour empêcher les chats de sortir. Il masse machinalement son épaule, ne songe pas qu'il a l'option de se détendre. Aurait-il dû l'inviter à prendre le thé? Les chats s'affolent; ils ne veulent pas qu'elle s'en aille.

- Elle rit doucement, puis tousse.
- Quoi?
- Ah, rien.
- Non?
- C'est juste...
- Quoi?
- J'ai failli t'embrasser.
- Ah.





– Je suis désolée.

Elle n'aime pas dire qu'elle est désolée.

Elle pose le pied sur le parvis, puis se retourne.

– Les clés?

– Sur le comptoir.

Elle n'enlève pas ses bottes pour traverser la cuisine. Il se place dans le cadre de la porte pour la tenir ouverte, constate le froid. Ses yeux rapetissent à chaque couinement des bottes sur le bois franc.

Elle évite son regard quand elle revient vers lui.

– Tu me la ramèneras demain.

Ils échangent de place, évitent de se toucher.

Il se dit qu'elle sent bon.

Elle se dit qu'il sent bon.

Ils sentent bon.

Elle sort (enfin), se retourne pour lui dire un merci bien élevé. Il a déjà refermé la porte.



les aigles

DAPHNÉ CHEYENNE

lauréates d'amies
qui vomissent
qui nettoient après

je nous ai vues
dans les bars danser
sur une version de l'enfer
avec des rideaux mauves

enfiler des corps que je n'ai jamais pu
me mettre sur le dos

partir les mains vides
le mascara hydrofuge
cassable par en dedans

investir dans nos aisselles
nos paupières
notre peau

je nous ai vues
les aigles

survoler
repérer
notre propre disparition





A Mari Usque Ad Mari

SABRINE KHERATTI

Le train file à toute vitesse. Tout tourne, tout se brouille autour de moi. Le train file à toute vitesse, mes pensées aussi. Le ciel défile, toujours bleu, toujours infini. Non, il se termine là où ces champs jaunes commencent, là où s'érige la récolte; le colza, le printemps. Je pense qu'il y a du vent sur le calendrier des marées.

Quelques détails remontent à la surface du bocal où je les ai noyés. Ces histoires m'effraient. Je suis partie. Noyer ces mensonges, ces mauvais souvenirs, les enterrer, les brûler. Déchiqueter les morceaux de vie indésirables. Effacer la mort, les peines, la douleur. Repeindre ce canevas noir en blanc pour y lancer des taches d'encre. Il me faut reprendre une vie au rythme effréné.

Le train file à toute vitesse, pourtant je ne le sens pas. Je ne ressens ni l'amour, ni la peine, ni la haine, ni la peur. Mes yeux n'ont pas été noyés de larmes depuis le jour où j'ai tout recommencé. Depuis le jour où j'ai brûlé tous mes cahiers. Ces mots me faisaient mal, ils retournaient le couteau dans ma plaie.

À la recherche d'un temps introuvable, d'une beauté perdue, exil du couard. Voler à travers mers et cieux, voler du temps qui s'échappe, que je n'ai plus. Parler des langues que je ne connais pas. Me retrouver, vingt ans plus tard, sur une île désertée. Partir à nouveau. Recommencer, vierge.

L'écriture des rêves, automatismes perdus. Une poésie juvénile, immature. Des images absurdes, clichées. Des tentatives avortées, puis regrettées. J'ai toujours eu peur de me brûler les ailes, de me faire emprisonner. Je me suis enfermée dans une boîte hermétique impossible à briser.

Le train file à toute vitesse et les champs ne sont plus que jaunes sur fond vert. Je pense apercevoir des tournesols, mais je ne retrouverai jamais ce soleil de mon enfance. Partir pour retourner, partir pour





décevoir. Y retourner pour y pleurer son désespoir. Les babouches sont rangées à jamais dans un placard. Ma valise est vide de livres inconnus.

Le wagon est plein d'âmes sans vies, sans idées. J'allumerai un cierge pour celles qui sont aux cieux, face aux autels des suppliciés. Je chercherai une spiritualité absurde et fausse. Les questions resteront sans réponses, les années sans peines, les idées sans fables.

La réincarnation est une vision noble de la vie. Recommencer cette dernière si elle est ratée, repartir de rien, retracer ses pas éphémères dans le sable fin. Renaître de ses cendres, s'élever sous une autre forme. Survivre face à l'altérité, souffrir une autre vie durant. J'aimerais tant me dire qu'au bout du chemin m'attend une vie à mon image. Je supporterais peut-être mieux mes échecs.

Intouchable, seule, isolée à jamais. Prisonnière de pensées autodestructrices, anarchique mémoire sensorielle. J'ai semé à droite et à gauche sans jamais rien récolter : j'aurais été obligée d'admettre l'existence de racines. Déraciner toute forme d'appartenir, brûler le blé de ces récoltes puis se perdre dans une forêt de baobabs.

Les mots tournent et m'enivrent. Ils ont le goût d'un mauvais vin et la puissance d'une eau de vie. Ils se raturent seuls, dans ma tête, avant même que mon crayon ait prétendu les tracer sur ces lignes troubles. Aiguiser un crayon, le laisser pénétrer mon cœur, laisser couler ces ratures sur les lignes. Calculer le poids des morts et des mots.

Dans ma poche, une photographie en noir et blanc. Deux inconnus s'enlacent. Je ne les reconnais plus. Le temps a rendu le noir sépia, a craquelé le visage féminin, a tendu les traits de l'homme. L'image est figée, immobile, éternelle. Pièce expirée de non-identité, je la garderai dans ma poche *ad vitam æternam*.

Une aquarelle aurait plus d'effet. Les couleurs mélangées à la tendresse de l'eau pourront tacher les images désirées par mon imagination. Je n'ai jamais été artiste. Je pense aux vieilles idoles, aux mythes collectifs, d'Ariane à Pasiphaé. J'enroule le fil autour de mon doigt afin de tout oublier. Ne jamais retourner sur mes pas.

Amarrée au sein d'une mer agitée, je regarde Poséidon déchaîner les flots de mes pensées. Les monstres marins remontent jusqu'à moi, se





battent en mon for intérieur. Le trident transperce mon âme. Les vagues refoulent ces émotions à mes pieds, je me noie dans cette eau impure, souillée par les larmes réprimées.

J'ouvre les yeux. Le train s'est arrêté. Je suis arrivée à destination. J'ignore laquelle, puisque je n'ai pas acheté de billet. Je verrai bien vers quel bourdonnement de langage je me retrouverai, vers quel mutisme aveugle je me plongerai. J'ai laissé derrière moi les mensonges, les souvenirs, les peines et les amours déçus. J'étouffe de cette liberté.

Laissez ces flots m'emporter *a mari usque ad mare*.





Avec vos grosses bottes

MARC-ANDRÉ CHOLETTE-HÉROUX

Dans le nord des Écrins, au milieu de la D1091, non loin de la Grave, vous passiez par un village de trois rues nommé Les Fréaux, devant lequel le Torrent du Gâ, par le Saut de la Pucelle, se jetait dans La Romanche. Au nord de la route, une pente régulière et invitante, parsemée de petits conifères, montait jusqu'aux pieds de falaises de gneiss qui vous barraient la vue. L'hiver, les volets des Fréaux étaient clos, vous n'y rencontriez personne hormis, parfois, quelques campeurs le long de la rivière. On pouvait y passer d'exténuantes journées, et lorsqu'à travers votre sommeil, le lendemain matin, vous entendiez la pluie battre sur le toit, vous étiez secrètement ravi d'avoir un alibi formel pour justifier votre paresse et rester au lit. Vous vous rendormiez alors serein, et vous l'étiez encore davantage, après avoir cagnardé pendant deux heures, quand vous constatiez que la tôle était redevenue silencieuse. Puis, en sortant, vous compreniez votre erreur. Les précipitations n'avaient pas cessé; la pluie s'était seulement changée en neige. C'était une neige humide, aux flocons gras et silencieux. Vous saviez à ce moment que vous alliez passer les prochaines heures à dégager votre voiture de la neige accumulée, avant de vous débattre tout l'après-midi avec la côte pour regagner la route. Vous saviez que derrière les volets, on entendait votre moteur se démener, et vous saviez que personne ne vous offrirait son aide. La lumière faiblissait déjà, derrière les nuages, et quand vous finissiez par quitter Les Fréaux, chaque courbe de la route vous agaçait.

À Oullins : un minuscule studio de rez-de-chaussée, avec un jardin quiet. Deux érables, un mélèze, plusieurs jonquilles, un arrosoir d'aluminium, une chaise pliante en toile, une table et sept chaises de patio en plastique. Le sol était sec, un peu sableux. Dans un débarras,





des planches, des seaux, des râpeaux, une bâche, un vieux vélo, des pots en terre cuite. Et tout respirait la pause. Tout signifiait amèrement la pause, même le bien-être, même le soleil, même le silence, même la bardane.

Parce que vous devriez vivre dans un stationnement, il vous faudrait aller chercher de l'eau aux fontaines de Chamonix. Les bennes du téléphérique pour l'aiguille du Midi passeraient au-dessus de vos têtes. Des chiens courraient autour des pylônes, ils s'avanceraient parfois, viendraient déféquer à vos pieds et s'en retourneraient jouer sur les amoncellements laissés par les déneigeuses. Vous devriez traverser l'autoroute pour utiliser les toilettes du téléphérique. Les jours de tempête, le scotch serait votre seul horizon de réconfort. La saison entière s'avérerait mauvaise, les conditions trop compromettantes : même par ciel bleu, vous seriez forcé de traîner de boutique en boutique pour tuer le temps. Ces jours-là, le granite fier du Grépon et de la Blaitière serait d'une cruelle impudeur. Au bout d'une semaine, vous n'auriez pas atteint la poésie de l'inconfort.

Ce devait être les vacances. Outre un bon nombre de couples, de familles ou de groupes scolaires de la capitale, on comptait beaucoup d'Allemands et d'Anglais. Ils remontaient l'Avenue des Jeux le matin, et la redescendaient l'après-midi, vers les cafés, les restaurants et les bars, dans la gaieté facile d'un village congru. Le soir, l'humidité glissait le long des pentes et retombait au fond de la vallée, tandis que le ciel se dégageait. Un peu de vapeur s'attardait sur les sommets voisins, mais trop lourde pour y flotter, elle se détachait bientôt des hauteurs et s'écoulait en flots épais vers la terre ferme. Au premier tiers de la montagne, des franges de nuages s'aggloméraient et tissaient un mince voile d'un versant à l'autre. Cette nouvelle surface déterminait le plancher d'un monde aérien, où les montagnes devenaient des îles aux contours escarpés, et le plafond d'un monde sous-marin, où les villages





noyés du plateau appartenait à une civilisation ensevelie. Seule une flaque de lumière jaune, rétroéclairée, rappelait l'existence des hameaux immergés. Sis sur une arête, le quartier d'Huez échappait de justesse à l'inondation. Quand la nuit approchait, les neiges des Grandes Rousses et du Pelvoux touchaient le même bleu smalt que le fond du ciel. À ce moment, les crissements de bottes sur la neige se faisaient plus râches et, d'un bout à l'autre du village, les rires étrangers se dissipaient dans l'air dilaté — l'hiver n'avait ici plus rien de pesant. Les jeunes femmes s'étaient douchées, coiffées, et ressortaient belles et propres de leur hôtel, tête nue pour ne pas miner leur toilette. Leurs oreilles étaient rouges. Les distances s'étiraient à mesure que le ciel s'assombrissait. Il ne restait plus, de l'humanité, que ce village scintillant, à flanc de montagne, suspendu dans le vide. Cette nuit comme toutes les nuits, les visiteurs étaient conviés au bal des plaisirs aériens. Ils se mouvaient le long des rues décorées, radieux, évaporés, dans l'air immobile et minéral. Les yeux brillants, les sourires et les oreilles rouges disparaissaient derrière les vitres embuées des bistros, tandis qu'au-dehors, l'atmosphère se volatilisait dans l'espace. Au centre du village, le bleu électrique d'une piscine extérieure accueillait



le jeu fastueux des corps. Des vacanciers se jetaient dans la neige, s'y roulaient, grelotaient en faisant résonner leurs rires aigus, avant de plonger à nouveau dans l'eau fumante. Presque nues dans la nuit glaciale, les Parisiennes, les Allemandes et les Anglaises participaient à la danse céleste, puis venaient se sécher dans le café adjacent, les cheveux enroulés dans leur serviette de plage. Hors du bal d'apesanteur, qui se perpétuait sans effort, il n'y avait que le vide. Aucune place, rien de prévu pour les spectateurs.

L'heure avançait. Selon l'horaire, vous auriez dû être en route pour un refuge, traverser les cols, esquiver les crevasses, sentir le froid mordre vos joues. Mais vous étiez pris au supermarché, au beau milieu de la Part-Dieu. Vous auriez voulu sortir au plus vite, mais vous finissiez par visiter chaque allée de chaque étage, avec vos grosses bottes. Il y avait une telle polarisation entre le lieu où vous deviez être et celui où vous étiez, une tension si aiguë que le temps se fractionnait à l'infini, et vous retenait à jamais prisonniers du supermarché.

Les rues larges et tranquilles de Poisat (les garages et les grandes surfaces plus loin au fond, les maisons et quelques logements aux intersections). La perpendicularité des rues réservée aux banlieues. C'est l'heure où les enfants défilent à la sortie des écoles et des crèches municipales. Un soleil faible ne fait que de l'ombre dans les rues principales, mais éclaire de bout en bout les rues secondaires. En marchant celles-ci d'est en ouest, patiemment, le soleil chauffe tour à tour la nuque et le visage. Les dents se desserrent, peu à peu, la respiration devient plus leste. Là-haut, les dernières masses de nuages se disloquent dans les Écrins. En face d'un parc, derrière une épicerie, quatre gros aérateurs exhale un vent tiède, presque chaud. Ils réchauffent modestement pour une minute, puis leurs hélices s'éteignent, une à une.





Denise

SIMON HARVEY

*« Ça sent le furby. Pis comme un furby,
mon coeur veut pas mourir. Mon coeur
c't'une sorte de robot qui apprendra
peut-être à pleurer un jour. »*

J'ai vingt ans pis j'pas le genre de fille à avoir un colley qui s'appelle Lassie. Sur mon CV, c't'inscrit que mon diplôme en éducation spécialisée me permet de travailler. Gros problème : y'en a pas de job icitte. Depuis la fin du cégep, chu perdue. J'sais pas trop quoi faire de ma peau. Pis j'pense que ma vie est différente vu que mon chum, bin mon ex, a quitté la région. Maudit gigon : il pense trouver de quoi ailleurs.

Mon coeur se broie dans la machine à smoothie depuis deux semaines. J'pense pas que c't'une raison pour pleurer su mon sort ou pour écrire un blogue au sujet de mes lamentations d'ado.

En mai, mon pop m'oblige à sortir de ma léthargie de peine d'amour. Lui pis mom veulent que j'fasse une commission pour eux z'autres. J'dois prendre ma Tercel et aller à quincaillerie, chez Potvin & Bouchard. J'm'habille en vitesse avec un short en jeans déchiré pis avec une camisole des Ramones. J'chausse mes Vans et j'pogne la clé de Denise. C'est le nom de mon char, Denise. Ç'a l'air qui faut donner un nom à son premier char, faque j'l'ai baptisé comme l'amie imaginaire de quand j'avais quatre ans. Ma Toyota Tercel est verte. Elle est née en 1991. 271 000 km. J'l'ai achetée pour mille piastres en 2007 à l'ami de la tante de mon père.

Denise est pas comme les autres. J'peux la reconnaître les yeux fermés dans un parking. J'la ressens genre. Pas seulement parce qu'elle a une fuite d'huile là. Ce char me parle. Elle connaît ma vie. C't'une nostalgie sur quatre roues. J'ai eu mes premières aventures sexuelles



dans elle. Denise absorbe même les premières larmes de mes nombreuses peines d'amour. Un album photo saurait pas comment rivaliser avec mon char.

Denise pis moé, on s'aime. On se donne des émotions. On se fait confiance. On se lâche jamais. Notre vie ensemble s'immortalise dans les épisodes de notre télé-série personnelle. Saison 1 - épisode 8 : Le premier hiver. La première fois que chu restée prise dans un banc de neige. Denise me sauve de l'hypothermie pendant qu'on attend le towing. Saison 3 - épisode 21 : Un choix difficile. Le moment où j'ai mis mille piastres sur Denise pour la réparer au lieu de l'envoyer à la scrap pis de m'acheter un char neuf.

J'm'arrête au feu rouge sur le boulevard René-Lévesque. Pour un mois de mai à Jonquière, la température fait tromper les prédictions d'la gossante à Météo Média. Il faut croire que le Lac a déjà calé. Ça, c'est la justification du beau temps dans région. Les gens qui savent pas ça, y sont pas d'icitte. J'mâche d'la gomme à saveur de cannelle, les vitres baissées, les cheveux dans le vent avec mes lunettes de soleil. Ça roule pour moi, mais pas tant que ça en dedans. Miley chante à radio pis j'chante avec. J'ai un peu honte.

C'bin compliqué d'choisir des plantes. J'viens juste pour un plant de tomates cerises pis v'là que j'me ramasse avec le Jardin botanique dans le coffre de mon char. Le ptit gars d'la pépinière du P&B ressemble gros à l'acteur du film *Les pages de notre amour* : genre gossant parce qu'y est trop beau. Ça me fait perdre la tête. J'accepte toutes ses suggestions de vendeur. Ma carte de débit chauffe et la facture explose. Une chance que pop me rembourse.

Le ptit gars sue à faire rentrer le plant de tomates, le persil, la ciboulette, les carottes, la salade, les piments, les piments nains, les courges pis le basilic dans le coffre à Denise. J'le regarde. Il est beau. Il sue. Il est beau. Il me regarde. J'souris en niaiseuse. Il s'essuie le front plein de gouttes de sueur. Il est beau. J'lui passe un commentaire su'a température. Ostie que chu conne. Enfin, tout entre. J'm'assois dans mon char. Ptit gars se tient à côté de la voiture. Il reste là. J'dois l'impressionner, lui montrer que chu disponible pour être plus que sa

simple cliente. J'glisse ma clé dans le contact. J'ouvre la radio. Please, please, pas une toune québécoise. Merci aux Sex pistols de jouer. J'tourne la clé. Denise ne répond pas. Ptit gars voit bien qu'il se passe rien. J'ai honte. Denise me boude. J'l'haïs. J'essaie à nouveau. Denise coopère pas. Chu en tabarnac. J'ai l'air d'une grosse conne devant un beau gars. Dernier essai. Jamais deux sans trois. Denise fait sa crisse. J'cogne le volant à grands coups de poing. Ptit gars frappe à ma porte. Il veut savoir s'il doit caller la remorqueuse. J'lui dis que non, qu'j'ai une solution. J'sors du char pis je retourne dans la quincaillerie.

J'pogne la solution dans la rangée numéro trois. J'prends même pas le temps de la payer. J'sors du magasin. Les trucs antivols sonnent dans l'infini. Ptit gars se tient encore deboutte à côté de mon char. Il est surpris de me voir avec ma solution en main. J'saute su'l hood à Denise. J'frappe le pare-brise avec une masse de huit livres. La vitre pète et des morceaux se logent dans mes cuisses. J'saigne, mais ça me fait du bien.

J'descends du toit du char après avoir mis en pièces la vitre arrière. J'tourne autour de Denise pis j'lui défonce ses quatre fenêtres en pleurant. J'varge dans les portières dans un exercice de démolition personnelle. Mes larmes se mélangent à des cris de rage. J'pleure mon ex cave, ma dette étudiante, mon pas de job, j'pleure mon temps perdu devant la télé, j'pleure la faim dans le monde, j'pleure ma première journée à la maternelle, j'pleure l'hiver qui a été trop long, j'pleure de chanter mal, j'pleure ma vie de région, j'pleure la température trop chaude pour aujourd'hui, j'pleure Denise, j'pleure ma vie, j'pleure ma déception amoureuse avec le ptit gars de la quincaillerie qui ne sera jamais mon chum parce qu'il me prend pour une ostie d'folle.

Le travail est fini. Denise est morte. Perte totale. J'ai mal aux bras. Trois chars de police arrivent dans le stationnement pour me calmer. Un policier négocie ma reddition. La masse tombe de mes mains pour rejoindre les restes de Denise. J'ai tué Denise. J'm'en rends bin compte, mais j'devais le faire. J'appelle mon pop. Il vient me chercher. J'demande au ptit gars de transférer les plantes du corps mort de Denise vers le coffre du char à mon père. Il m'écoute. J'pense que j'le domine.



[P] DENISE - SIMON HARVEY

Denise repose chez le ferrailleur. On va sûrement la transformer en canettes de liqueur. Tu me pardonnes-tu, Denise? Moé, j'te pardonne en tout cas. J'ai gardé la masse. J'l'ai baptisée Denise junior.

J'achète des poissons pour me désennuyer

LM

On passe de l'amour à lard mou
On se laisse aller comme les gens laissent aller les vieux
Dans les hospices, dans le noir, dans le faux dieu, dans la terre
Vieillir c'est tomber
Tomber par terre avec la hanche fragile
Tomber
Comme les seins, comme l'espoir
L'amour a le dos courbé
Qu'est-ce tu veux, l'ostéo coûte trop cher
Se laisser aller c'est pas beau comme si on était un bateau
Se laisser aller l'amour c'est même pas laisser de fossile
Le cœur rapetisse au rythme que le ventre roule

Mémoire vivante

ÉLISABETH CARDINAL

C'était à la fois effrayant et rassurant de voir la houle dans son regard terrifié se rasséréner au-dessus de cette portion de soupe. Même mon visage, qui depuis toujours retient du tien, n'arrivait pas à provoquer l'effet quasi sédatif des légumes ramollis creux dans le bouillon. Comme bien des choses, cette recette avait pris place dans la vie d'Annette des années avant moi. Mais encore, même les épinettes, la route 117, le claquement des lettres de scrabble au fond du sac en velours vermeil; même le vieil uniforme d'officier conservé de son premier et unique amour, les premières et la dernière de ses aquarelles ou les trois têtes de hiboux gossées par son père, posées sur la table d'appoint, ne savaient restituer en elle toute l'assurance et le sang-froid qu'elle retrouvait dans ce bol. C'était à la fois saisissant et indigne, douloureux et réconfortant, cette capacité, fidèle à son authenticité désormais infectée par la maladie, à se reconstituer dans la simplicité d'une recette. Assis de l'autre côté de la table, pris dans ce rôle de témoin imposé, j'observais cette femme tenter de manger du dos de la cuillère la soupe qu'elle m'avait cuisinée à chacune de mes gripes. Annette laissait couler, sans



comprendre comment la retenir, la dernière chose capable de ressasser une partie de ce qu'elle fût; et je ne pouvais me retenir de penser à toi. Toi que ça ne dérange pas d'être oubliée, qui le désires même. Toi qui me commandes d'effacer une liaison comme la tête d'Annette le lui impose chaque jour depuis trois ans. Toi, comme une maladie qui s'engage à la perte. Puis, je regardais à nouveau Annette qui, le bol maintenant déposé au fond de l'évier, ne me reconnaissait plus; ne se reconnaissait plus elle-même, et je l'enviais presque.

Ce jour-là, j'ai décidé de m'enfuir loin du blanc pénible et brumeux qu'Annette laissait accroître entre elle et moi mais, surtout, loin de celui froid et turpide que février et toi laissez peser sur Rouyn. Je voulais partir avant que les corvées printanières ne me ramènent au *shack* avant que je ne doive racler la lourdeur des feuilles détrempées de l'automne passé dans lesquelles nous avons marché sans pressentir la cassure imminente; avant que la route 117 ne me mène à autre chose qu'au quai sur lequel tu dépeçais les truites pêchées l'après-midi et duquel tu sautais nue dans l'eau glacée du Bosquet. À Matanzas, je voulais te perdre au milieu des journées chaudes et colorées, laisser ce qui me restait de toi à la frontière de La Ciudad de los Puentes et ne plus retraverser. J'allais oublier les rameaux tombants et rugueux des épinettes entourant le Bosquet en m'exilant sous les troncs lisses et gigantesques des palmas reales. J'allais m'abriter sous leurs longues feuilles parasol et ne revenir que lorsque j'aurais oublié comment t'allumer un feu à partir des cônes secs et ouverts des conifères.

J'habite à la Escuela de Arte Alfonso Pérez, j'y enseigne la sculpture en échange d'une chambre et de repas sur place. J'ai accès direct au toit duquel j'observe, au matin, les femmes accrocher des vêtements humides sur des cordes installées sur la cime de leurs demeures. Elles le font sans cette diligence qu'Annette d'abord, puis toi ensuite, m'aviez fait associer à la tâche. Elles discutent entre elles, se crient tour à tour à la tête. Pas comme l'on se crie sauvagement de pare-chocs à pare-chocs aux arrêts-stop sur les grandes avenues; leurs phrases à elles sont ponctuées d'éclats de rire, articulées dans un joul hispanophone que j'ai encore du mal à saisir. Chaque fois, je te revois



accrocher tes robes sur la corde, à Rouyn, et j'essaie d'écraser le souvenir aux coups des percussions sur lesquels les élèves pratiquent sur ce même toit.

Les maisons ici sont petites et sans jardin, la traditionnelle cour de chez nous est commune et s'étend sur toutes les rues, on cueille les fruits à même les arbres et on peut pisser chez n'importe qui, il suffit de sourire en demandant. Un sentiment de fraternité et de fierté émane des Cubains; ils se sont longtemps acharnés pour en arriver à ce qu'ils possèdent, à cette victoire de l'humain sur l'engrenage. Leur assurance et leur confiance font d'eux un peuple accueillant, bien assis sur une identité qui ne chambranle plus depuis des décennies déjà. À les écouter me parler de ce qu'ils étaient et de ce qu'ils sont devenus, je comprends que je nous asseyais, désavoué, sur un amour aux pattes écrianchées.

En 1898, le premier bombardement délogeait les Espagnols ici même dans la province de Matanzas. À pareille date, Rouyn et ses gisements de cuivre n'avaient pas encore fait des leurs. Au jour où notre ville prenait son nom, Cuba, elle, voyait déjà le sien brouillé par une indépendance félonne aux airs états-unien. Alors que nous vidions les rives d'un lac baptisé d'un langage que nos ancêtres voulaient vénérable, les Cubains s'indignaient devant la prostitution et le blanchiment qui salissait le leur. Ils me parlent de Castro comme d'un héros, d'un fidèle s'étant battu pour un peuple et un régime duquel découle la fierté d'un nouvel État. J'aurais voulu qu'on se batte pour nous comme il s'est battu pour Cuba. Tu m'as déclaré une guerre avec au bout de ton bras un drapeau blanc déjà hissé trop haut; tu as jeté l'eau sur les cendres de ce que tu avais brûlé, déjà certaine que rien de tout ça ne pourrait reprendre, jamais.

Tu brûles encore ici. Les couchers de soleil ressemblent à ceux que reflète le Bosquet et que l'on disait, d'une naïveté assumée, foncièrement uniques. Les rayons qui bordent la rivière San Juan le font dans les mêmes tons que ceux de Rouyn. La rivière contient une eau beaucoup plus chaude, aux vagues beaucoup plus hautes qui se déchaînent vers un bassin qui fait au moins vingt fois le lac, mais j'ai



encore du mal, parfois, à ne pas t'imaginer soupirer sur le quai du *shack* devant cette beauté. L'exil ne suffit pas au détachement.

Certains prétendent que la maladie d'Alzheimer laisse à ses victimes la chance de se raccrocher au fil de leur existence un court instant avant l'ultime départ. Je ne pourrais dire s'ils rattrapent ces omissions par miracle ou par simple délire culminant. J'aime croire que c'est une chance dédiée à l'entourage, à la mémoire vivante des lieux, des objets et des proches. Pour cette chance, je reviendrai. Je reviendrai laisser Annette poser sur moi le regard familial que je l'ai vu soutenir au-dessus de son bol, lui accorder un adieu plus paisible et indulgent que celui que tu m'as imposé. Je retournerai ensuite au *shack*, vivre mon propre moment de lucidité entouré de ce qu'il me reste de toi. Je te penserai, dans un dernier hommage, du dos de la cuillère, entre deux souvenirs de mangues fraîches et de partie de foot dans la cour de la Escuela de Arte.



Perséphone

MICHAËL LESSARD

je n'aime que celles qui portent leurs livres sous leur bras
inquisitrice de la décence flamboyante des passants convenus
observatrice s'observant observer
badaude de toute sa vie
sonne le glas de ses ignorances
sur chaque parole
des désirs de petites filles pour être plus grande que les méprisants
explorer en soi les galaxies vivaces

ton regard de briquet cheap s'arrête sur moi
ma voix
maladresse d'un brigadier trop gentil pour ne pas s'en méfier
homélie de ton Dieu inavoué
soumission au poste de bedeau
tu m'as vêtu de pourpre

femme au carcan de beauté sous le pétillant d'un œil
pétante comme un bouchon de Fin du monde
fine vapeur qui suit le décapsulage
part des anges retournant vers l'aurore
les lèvres comme du papier à rouler

incandescence des jeux candides de nos vingt ans
lessive d'une culotte en moins
snapchat d'un siècle d'amour



Verre soufflé

JACINTHE CASTONGUAY

Il met sa bouche sur les rainures d'une bouteille. Ça goûte elle, le métal et le vide et elle n'en pense rien. Personne ne pense le ventre plein. Personne ne danse les mains rugueuses et personne ne s'aime le cœur gros. Si on ne boit pas les fonds, c'est qu'on a peur de l'amertume et quand les yeux sont vitreux, ils tintent aussi fort qu'une poignée de change. De l'espoir pour animaux, des cannes pour paresseux qui sentent bon la rose. Demain, j'aurai le dedans semi à l'air et les os bien piquants. J'aurai de quoi me faire saigner et me pavaner en suit d'ange à deux sexes, babiole d'or à deux chaînes. Me découper des monarques en boîtes de déménagement encore collantes, question d'être de retour. (Sanglots. Mais pourquoi tu les as mangées tes ailes, ma belle? Ce qui sort de toi gâte le carton.) Qu'on est mal à se voir grandir de si peu de bricolage, il y a de quoi briser des murs d'un repassage d'autant d'encore. Et quand on aura tout, je veux dire quand on les aura, le fer et la planche, il manquera quoi? À combien de coups il faudra aller ouvrir? J'avais les bas trop bien dans mes pantoufles pour penser à moi debout. Le désordre superficiel rentre comme dans une barque à l'envers, mais l'eau du chagrin est terrain connu, et c'en est mieux. Elle était assise en face de moi quand il y a eu un semblant de choc, mais rien qui aurait fait bouger une meringue fraîche, sa peau blanche odeur pas logique de citron qui chatouille le bas des yeux. L'impression des fenêtres pas ouvrables dans l'autobus. Le cœur nous a pris l'envol du délire; pour une fraction de riz, on s'est vus pour vrai, mais on était mal assis. Rien de plus dégueulasse qu'une crampe d'aine pour briser une ambiance post-rêverie d'hier quand on s'est dit « peut-être ». « Où je veux » c'est un parking ou le pied de ma porte quand ça se dit. Pas toujours, mais la honte m'a pris assez souvent à Noël, au moment des becs, que je me suis forgé para-toute, au moins en pensées. Donc, on est par terre quand ça cogne dans la fenêtre côté rue et ce serait un drame de



fabuler ma surprise, mais j'avais la tête à montrer toutes mes bébelles en coq fier, en brocanteur content de ses miettes semi-cachées. Une collection de journaux intimes en minous, trois lignes écrites dedans pis c'est beau, des morceaux de revues excitantes, des balles de laine couleur vieux et des cadeaux du temps que nos parents nous donnaient de l'argent pour leur fournir en même temps qu'eux le fruit de leur amour.

L'insistant sur ma vitre qui gâche tout. Le mieux dans la solitude, c'est qu'on est jamais pris à trois.

C.

MAXIME CAYER

des nuages électroniques frappent le ciel de Berlin dépourvue d'idylles
de Berlin à feu et à sang des mélancolies au synthétiseur rythment
les déhanchements dégradants
toutes nos photographies de famille baignent dans le kérosène
car jamais tu n'as été aussi magnifique qu'en cette journée de ton départ
d'étranges sons guident mes pas le long de ma mémoire le cran de sûreté
enfin relâché les colères les regrets ainsi liquidés je dois abattre tout
ce qui s'est infiltré entre nous j'ai visité ces usines d'armement abandonnées
je me suis recueilli dans tous les cimetières de la ville je n'y ai trouvé que
ton spectre jamais plus que les échos de mon imagination

Summertime tristesse

MARIE DARSIGNY

pool party chez nous
amène ta propre piscine
on fera fondre nos carapaces
en frappant dessus
à coups de quille de Bud
mets tes promesses
dans ma tête
jusqu'à ce que je ne voie plus clair
mets tes mains
sur mon cou
et rends-moi aveugle
je vais te parler en langage des signes
jusqu'à ce que mes poignets saignent
je vais enterrer mes mots
sous le béton turquoise
avec mes faux ongles
remplis de secrets
pool party chez nous
amène ta face de scaphandre
on va voir qui de nous deux
va se noyer le plus longtemps





lepied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.

